

Itinéraire d'un amateur de l'Antiquité dans l'océan Indien

Chantale Meure, Mireille Habert

► **To cite this version:**

Chantale Meure, Mireille Habert. Itinéraire d'un amateur de l'Antiquité dans l'océan Indien. Journées de l'Antiquité 2009-2010, Oct 2010, Saint-Denis, La Réunion. pp.41-56. hal-01174595

HAL Id: hal-01174595

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01174595>

Submitted on 1 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Itinéraire d'un amateur de l'Antiquité dans l'océan Indien

MIREILLE HABERT
CHANTALE MEURE
MCF, CRLHOI
UNIVERSITE DE LA REUNION

En 1801, dans la préface de la seconde édition d'un long poème en latin, *De Amoribus Pancharitis et Zoroae*¹, Philippe Petit-Radel (1749-1815), alors professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris, fait paraître un texte intitulé *Vita Auctoris*². Cette biographie retrace le parcours du personnage entre médecine, poésie, amour des langues – notamment du latin – et voyages.

La carrière médicale de l'auteur est riche et variée : pratique et enseignement de la chirurgie et de la médecine, traductions, essais et articles pour l'*Encyclopédie méthodique*. Humaniste convaincu, il prend à cœur la défense de la langue de Cicéron alors en perte de vitesse dans la restructuration qui affecte les études de médecine. Son intérêt pour la poésie et pour le latin apparaît par exemple dans la traduction qu'il donne de Callimaque³, dans ses propres productions ou dans un essai sur la poésie érotique comme *Erotopsie*⁴. Mais notre médecin-poète est aussi un voyageur. Un premier voyage le mène aux Indes, de 1774 à 1777. Il est nommé, à vingt-cinq ans, chirurgien-major du Roi pour toutes les possessions françaises de l'Inde. Il découvre, sur la route, la région du Cap lors d'un bref mouillage et la région de Surate où il est affecté. Son second voyage le dirige vers les Mascareignes alors qu'il fuit la Terreur en 1793. Il séjourne à Maurice jusqu'en janvier 1794, puis à La Réunion jusqu'en avril 1796. Il s'embarque alors

¹ *De Amoribus Pancharitis et Zoroae ; poema erotico-didacticon seu Umbratica lucubratio de cultu Veneris Mileto olim peracto, ut Amathunteo sacello mysta subduxit et variis de generatione cum vegetantium tum animantium exemplis auctum vulgavit Athenis. Secunda editio plane reformata et tabulis oeneis illustrata, cui accedit vita auctoris.* Chez Didot le jeune, an IX (1801) 318 p. Préface signée Petit-Radel. Une première édition du texte fut donnée chez Molini, an VI (1798).

² *Op. cit.*, p. VII-XCVI.

³ *Hymnes de Callimaque...* traduits du grec en vers latins... avec la version française, le texte et des notes, Paris, Agasse, 1808.

⁴ *Erotopsie, ou Coup d'œil sur la poésie érotique, et les poètes grecs et latins qui se sont distingués en ce genre*, ouvrage pouvant faire suite à celui du Docteur Petit-Radel, intitulé « De amoribus Pancharitis et Zoroae », Paris, an X (1802).

pour les Indes puis pour les Etats-Unis avant de rentrer définitivement en France en juin 1797.

Cette *Vie de l'auteur* ajoutée en préface d'une édition augmentée du long poème dans lequel l'auteur s'est longuement investi, oscille entre autobiographie et récit de voyages : formation classique et formation sur le terrain se complètent autour de valeurs chèrement défendues. Que ce récit de vie soit en latin peut surprendre mais n'est justement pas anodin.

UNE EDUCATION CLASSIQUE : LATIN, MEDECINE, POESIE

Dans les premières pages de sa *Vita*, Philippe Petit-Radel évoque, avec une émotion non dissimulée, les étapes déterminantes de sa formation, depuis sa première éducation dans la maison paternelle jusqu'à sa rencontre inattendue avec le savoir, due au hasard d'une « maladie ophtalmique débutante » survenue dans ses jeunes années.

Sans doute faut-il lire ces lignes comme le récit d'une prédestination, puisque, confié aux soins d'un membre de la congrégation des Feuillants, le célèbre frère Cosme, qui est à l'époque l'un des plus grands spécialistes dans le traitement des yeux et de la vue⁵, l'enfant se trouve rapidement l'objet de l'attention des Frères qui, dans la personne du Feuillant nommé Frère Ligon, décident de le prendre en charge pour lui faire acquérir à la fois les principes de la religion chrétienne et ceux de la science.

« Ainsi, n'ayant reçu qu'une mince instruction, comme il convenait au genre de vie que je devais mener, je m'abandonnai entièrement aux affaires domestiques, tout en étant formé pendant ce temps par un père très habile aux premiers rudiments de la langue italienne. Je venais juste d'avoir onze ans quand une ophtalmie débutante, dont je suis toujours affecté, fit qu'on me conduisit chez le Frère Cosme, de l'ordre des Feuillants, pour recevoir un traitement. Ce fut le début de ma vie d'études. Je fréquentai des religieux qui élevèrent mon esprit tant par leurs paroles que par leur bienveillance, et, promu au rôle d'enfant de chœur, je servis d'assistant devant les autels à ceux qui célébraient le service divin. Ainsi, avec le caractère pieux de mon âme, apprenant facilement les préceptes de la foi catholique qui m'étaient donnés à apprendre, je rendis attentif à moi un membre de la congrégation, nommé Ligon. Ô pieuses âmes ! Je vous atteste de ma reconnaissance, vous qui par votre travail infatigable, éduquant une plante délicate, l'avez fait boire aux sources de la science,

⁵ Jean Baseilhac, fils et petit-fils de chirurgien, né en 1703, entré dans l'ordre des Feuillants en 1729 sous le nom de frère Cosme, du nom du patron des chirurgiens, fut célèbre à Paris comme chirurgien jusqu'à sa mort en 1781.

par le soin desquelles elle s'est révélée habile à porter ses propres fruits le moment venu ! Cet homme qui m'était tout dévoué me fit la première année apprendre en cachette la langue latine, et sut si bien m'intéresser aux livres avec sa bouche d'où coulait le miel que, me détachant des affaires paternelles, je demurai toujours suspendu à ses paroles, totalement subjugué »⁶.

L'intérêt manifesté par le jeune enfant pour les choses de l'esprit lui permet d'être admis à recevoir les bases d'une solide éducation classique. Alors que, huitième enfant d'une fratrie de treize enfants, il n'est pas destiné à poursuivre de longues études, son esprit éveillé, sa curiosité, le don des langues qu'il manifeste très tôt à l'occasion de son apprentissage des premiers rudiments d'italien dans la demeure paternelle, puis du latin, vont se voir confirmés et aiguillonnés par le nouveau rôle d'enfant de chœur qui lui est confié par les Frères. Mû par la piété, l'écolier se familiarise avec le latin d'Église, tout en se montrant particulièrement talentueux dans l'acquisition de la langue classique. Apprise « en cachette » en une année, grâce au Frère Ligon, cette langue possèdera toujours pour Philippe Petit-Radel le caractère d'une langue initiatique, d'autant qu'au-dessus de la figure de Ligon, l'intercesseur, apparaît celle de Dieu le Père, destinataire suprême des efforts du jeune écolier.

Alors qu'il est âgé de quinze ans et qu'il poursuit ses études au Lycée Mazarin, Petit-Radel est tout à coup rappelé à la maison par son père. Le récit ne cache pas avec quel regret le fils se résigne à obéir à son père, dont le projet est de l'employer au négoce familial :

« Disant adieu aux lettres, je revins chez moi pour me consacrer à la pratique du commerce. Et si de ce jour Mercure, patron des marchands, me retint près de lui, ce fut en disciple mal obéissant, tant Apollon me nourrissait la nuit plus délicieusement de son étude »⁷.

Plus doué pour les sciences que pour le commerce, le jeune homme poursuit ses lectures en secret et persévère avec ferveur, guidé par le seul Apollon, dans son apprentissage de la poésie et des Belles-Lettres jusqu'au moment où son père l'autorise enfin à reprendre ses études. Quoique celles-ci soient désormais entièrement tournées vers la pratique scientifique, les maîtres auxquels il est confié, Brasdor, Gagnot, Marie, Nollet, étant respectivement spécialistes de médecine, de physique et de mathématiques, le jeune homme ne cessera plus de manifester son goût pour la littérature ancienne, la philosophie et la langue latine.

⁶ Philippe Petit-Radel, *Vita auctoris*, p. IX, nous proposons ici notre propre traduction.

⁷ *Ibid.*

C'est dans cette langue, qui est jusqu'à la III^e République la langue de la Faculté – aussi bien la Faculté de Médecine et de Théologie que la Faculté des Arts, lieu où s'enseignent la Grammaire et la Rhétorique – que le jeune écolier va conquérir ses diplômes. Maître ès Arts à dix-huit ans, admis sur concours à l'Hôpital de la Charité, il a à peine vingt-deux ans lorsqu'il est promu « plus jeune chirurgien aide-major de France » à l'hôpital des Invalides, en 1773, après une médaille d'or de chirurgie.

Son engagement fervent pour la défense du latin dans les milieux médicaux se manifesterait fréquemment tout au long de sa carrière, par exemple, en 1780, lors d'un débat public engagé dans l'école de médecine :

« Comme je m'attachais à pousser plus loin mes études, la troisième année était en train de s'écouler, et je n'avais pas connu jusque là de mode de vie plus stable, lorsque la trompette résonna dans l'école de médecine, annonçant pour bientôt un combat décisif sur la nécessité de faire renoncer au latin l'enseignement de l'art médical »⁸.

Disqualifié ce jour-là sur une accusation calomnieuse, Petit-Radel réagit en véritable adepte de la philosophie antique, impassible mais fier d'avoir réussi à soutenir la cause de la langue qui lui est chère.

Ainsi, le latin sera toujours vécu par Philippe Petit-Radel non seulement comme la langue de la doctrine sacrée et comme la clé du savoir, mais comme la source d'un plaisir personnel, défendu chèrement en toutes circonstances. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'il lui ait conservé ce statut en fervent adorateur des Muses, aussi bien dans ses récits de voyages que dans sa propre création poétique⁹. Parti pour les Indes orientales comme chirurgien-major du roi, Philippe Petit-Radel se consacre en effet à l'exercice de son métier, tout en réservant en véritable humaniste une partie de ses loisirs à l'apprentissage des langues, la langue anglaise et la langue du pays, ajoutant aux expériences de laboratoire les lectures professionnelles et les lectures de loisir. Son séjour lui permet également de se perfectionner dans l'art des Muses, dont il se plaît à répéter, partout dans son œuvre, qu'il a « plus d'une fois adouci pour lui les moments amers de l'existence »¹⁰.

Tellement passionné de science qu'à peine revenu à Paris, en 1777, il se remet aussitôt aux études, il soutient sa thèse de médecine la même année et

⁸ *Ibid.*, p. X.

⁹ On pourra comparer la ferveur de Petit-Radel à l'égard de la langue latine à celle de Marie de Gournay, écoutant en cachette, adolescente, les leçons de latin données à son jeune frère. Devenue traductrice de Virgile et editrice de Montaigne, elle n'osera jamais écrire elle-même en latin, à la différence de Petit-Radel.

¹⁰ *Vita Auctoris*, p. VII.

multiplie les publications, devenant, par l'exercice de la traduction, un vulgarisateur renommé de la médecine anglaise. Sollicité par le grand chirurgien Louis, il rédige avec Delaroche, médecin à Genève, les trois volumes de l'*Encyclopédie* consacrés à la Chirurgie.

On lui doit également une traduction latine des *Hymnes* de Callimaque et une autre de Longus, accueillies très favorablement par le poète Jacques Delille, saluant, dans un billet daté du 11 juillet 1806, le plaisir procuré par ces deux traductions à tous les amateurs des langues grecques et latine.

Il est vrai que l'admiration pour la langue et la littérature de l'antiquité semblent s'être développées et enrichies, chez cet homme de science original, des heures d'oisiveté occasionnées par la navigation au long cours, au point de faire de la lecture, de l'écriture érudite et de la création poétique, non seulement son exutoire, mais sa nécessité.

LES VOYAGES : UNE EXPERIENCE DETERMINANTE

Les voyages occupent en effet une place de choix dans l'itinéraire personnel, scientifique et littéraire de Philippe Petit-Radel. Ils nourrissent profondément ses écrits, comme ils semblent avoir joué un rôle fondamental dans sa formation :

« La vie d'un médecin qui ne s'est jamais écarté du milieu médical, et qui s'est déroulée sur les lieux qui l'ont vu naître, fournit à peine un aliment à un amateur de nouveauté. Mais combien est différente la condition de celui qui, non exempt de connaissances et riche en bagages, est allé çà et là sur la terre à dix ans d'intervalle, ballotté comme un nouvel Ulysse ! Et qui, arrivé à un âge mûr, renonçant à repousser plus loin la mesure de la vérité, a noté les mœurs des hommes, et qui, en chercheur zélé, a mis à la portée des autres en vue du commun et propre usage tout ce qu'il a découvert de bien ! »¹¹

Par ces mots où perce un humour certain, Petit-Radel légitime son projet biographique et le place sous le signe du voyage à travers la figure du nouvel Ulysse. Conscient et fier de son originalité, il se propose de faire part aux hommes de son expérience, avec le sentiment que celle-ci soit utile à tous.

L'importance attribuée au voyage apparaît également dans la formule qui accompagne le portrait de l'auteur au seuil de cette édition de 1801 : « *Per freta, per terra vario discrimine longe, ut rerum causas nosceret, actu suo* [...] » : « Par les mers et par les terres, à de longs intervalles, pour connaître les causes des

¹¹ *Ibid.*

choses, de son propre mouvement ». Les pérégrinations sont liées au désir de connaissance et à un certain goût de la liberté que le récit se charge d'illustrer.

La formation que lui apportent les voyages est d'abord celle nécessaire à un savant expert dans sa spécialité, la chirurgie et la médecine. Petit-Radel s'intéresse aux maladies locales, il confectionne des préparations pharmaceutiques utiles à sa pratique avec les produits dont il dispose. Muni d'une mission officielle lors du séjour à Surate, il est reconnu et accueilli comme un homme de science, à qui on donne les moyens d'exercer ses talents en mettant à sa disposition une bibliothèque, des instruments, une sorte de laboratoire. Voyage et savoir interagissent : le savant sort du cabinet ; le savoir s'exerce, se perfectionne par la pratique et la confrontation à des cas concrets. Mais la pratique nourrit en échange la connaissance. De retour de son voyage, c'est sur le scorbut, cette maladie dévastatrice des équipages des voyages au long cours qu'il choisit de soutenir sa thèse, décision qui donne une nouvelle impulsion à sa carrière.

Le voyage est autant une découverte de la nature qu'une occasion de retour aux livres. Le médecin se découvre une telle passion pour la botanique à la suite de sa rencontre, au Cap de Bonne-Espérance, avec le naturaliste suédois Carl Peter Thunberg qu'il n'hésite pas à commander en métropole tous les volumes du prédécesseur et compatriote de ce dernier, le fameux Linné¹². En compagnie de ce « père de la botanique sud-africaine », comme on a surnommé Thunberg, il éprouve un réel plaisir à herboriser, au cours de « philosophiques excursions » à Constance, False Bay et la Montagne de la Table :

« C'est-là que, sur un nouveau tapis de verdure, le célèbre botaniste enflammait son élève, en lui montrant çà et là les nombreux enfants d'une Flore étrangère qui le dispute à bon droit par l'éclat de sa cour à celle qui nous sourit en nos climats »¹³.

Les voyages développent ainsi son goût pour la botanique et les sciences physiques, inféodées à la médecine. Mû par une curiosité insatiable, il se livre à des

¹² Carl von Linné (1707-1778) est à l'origine de la nomenclature moderne binominale des êtres vivants (noms latins de genres et d'espèces) et d'une classification des plantes à fleurs (d'après les étamines et le pistil) aujourd'hui abandonnée.

¹³ *Les Amours de Zoroas et de Pancharis, poème érotique et didactique, ou Veillées d'un homme de loisir sur le culte de Cybérée, pratiqué autrefois à Milet, et telles qu'un Initié du temple d'Amathonte les a soustraites et publiées à Athènes, ornées de plusieurs morceaux relatifs à la génération, la germination et autres fonctions intéressantes, tant chez les animaux que chez les végétaux.* / Ouvrage traduit sur la seconde édition de l'original latin, et enrichi de notes critiques, historiques et philosophiques, / Par un amateur de l'Antiquité, Paris, Imprimerie de C.F. Patris, an X (1802), « Préface du traducteur », p. VIII. Un mystère demeure autour de cette traduction : l'« Amateur de l'Antiquité » ne serait-il pas Philippe Petit-Radel lui-même ? Il aurait désavoué cette traduction, mais il demeure nombre d'éléments troublants.

investigations naturalistes lors de ses différents séjours. A Maurice, il marche sur les traces de Commerson, évoque le naturaliste local, Jean-Nicolas Céré, ses plantations, et le jardin des Pamplemousses. Le lexique botanique se déploie en longues énumérations qui disent la nouveauté, l'érudition, la richesse et l'exotisme. L'émerveillement du voyageur est invitation à la connaissance et au rêve de maîtrise du monde incarné par l'*Encyclopédie* ou les taxinomies et nomenclatures.

A chaque escale, il évoque des savants qu'il fréquente ou rencontre : Joseph Hubert à La Réunion, Sonnerat à Surate et à Pondichéry lors du second voyage. Tous ces noms égrenés apportent la caution du savoir et du sérieux du voyageur-investigateur.

Mais Petit-Radel est aussi un esprit curieux, ouvert à tous les phénomènes de la nature et de la culture. Ses intérêts sont multiples, voire éclectiques comme en rend compte le récit du premier séjour à Surate : aux détails sur le gouvernement s'ajoutent des descriptions de cérémonies culturelles, de fêtes, de lieux particuliers de la ville ainsi que des détails météorologiques.

Les observations réalisées, qu'elles relèvent de la botanique, de la géologie ou de la climatologie sont souvent rendues avec beaucoup de précisions et de justesse. Bloqué, à La Réunion, devant la violence de la Rivière Du Mât qu'il ne parvient pas à traverser, il commente très justement :

« Je dois avertir ici le lecteur que, l'intérieur de l'île ayant des parties très élevées, est souvent, même dans la saison sèche, couvert de nuages qui s'y fondent en pluie, sans que les habitants des côtes puissent se douter de rien. Alors, à la suite des crues subites des rivières, les différentes parties de l'île sont séparées les unes des autres, et sans moyen de communication »¹⁴.

Le dessin qu'il brosse du volcan de la Fournaise, qu'il avait à cœur de découvrir, représente une configuration particulière du cône volcanique, avec l'existence d'un mamelon central très nettement dessiné, détail noté également quelques années plus tard par Bory de Saint Vincent. Christian Germanaz, travaillant à partir de la traduction de Cazamian¹⁵, qui ne mentionne pas ce détail, en relève la présence sur l'image de Petit-Radel et le rattache à ses qualités d'observation : « Petit-Radel, qui n'en parle pas dans son texte, a bien noté ce détail

¹⁴ Traduction de Firmin Cazamian, « Un voyage à l'île Bourbon en 1794 », in Antoine Roussin, *Album de La Réunion*, Orphie, 2004, p. 390-391. Ce texte est paru en 1865 dans le *Bulletin de la Société des Sciences et des Arts*.

¹⁵ Firmin Cazamian, professeur au lycée impérial, n'a traduit que la partie de la préface (*Vita Auctoris*) concernant le séjour de Petit-Radel à La Réunion.

morphologique qui rend dès lors crédibles ses observations et son passage au volcan »¹⁶. Si la traduction omet cet élément, le texte original latin l'évoque bien :

« Mane novo itineri institimus, et elapsa circiter una hora monitus sum de montis ignivomi vicinia ad aspectum nubis fuliginosae cujus apicem tantummodo distinguebam. Legens radicem monticuli et superato ultimo collo quem vocant Le Rempart, mox vidi flammam fuliginosumque vorticem e media parte cujusdam pileoli erumpentem quae a me leuca una circiter distabat. Sed ut

*Segnius irritant anoimos demissa per aures
Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus, illam*

quam subjeci, Lector, consultam habeas vellem caelata imaginem. Crepido cui insistebam, erat alta prope centum sexaginta sexapedas; sejungebatur ab aggere quem vocant de L'Encaissement, minoris altitudinis spatio quinque centum quinquaginta circiter sexapedas lato »¹⁷.

Le récit de Petit-Radel relève pour une bonne part du genre scientifique avec ses descriptions qui s'attardent sur la géomorphologie, la flore ou la faune marine. Mais la science, chez lui, est voisine de la poésie, et le voyage se fait aussi très souvent pittoresque.

Le récit relève en effet dans une large mesure du voyage pittoresque, genre alors en vogue dans lequel les voyageurs-écrivains s'attardent sur toutes les beautés, naturelles ou artistiques, rencontrées. Le genre se situe dans un entre-deux entre la visée encyclopédique des Lumières et une sensibilité à la nature qui annonce le romantisme. Le volet naturaliste et scientifique se teinte d'esthétisme, l'objectivité laisse la place à l'expression de l'émotion. La subjectivité fait alors irruption dans la description.

¹⁶ Christian Germanaz, « Iconographie, imaginaire et géographie : quelques étapes dans les représentations du Piton de la Fournaise », in *Magna Mater, l'Imaginaire du volcan dans l'océan Indien*, Paris, Le Publieur, 2005, p. 80.

¹⁷ *Vita auctoris*, p. LXXI-LXXII, nous proposons notre traduction : « De bon matin nous nous remîmes en route, et une heure s'étant écoulée, je fus averti du voisinage du volcan par la vue d'un épais nuage de fumée dont je ne distinguais que le sommet. Examinant le pied de cette montagne, et ayant franchi un ultime col qu'on appelle Le Rempart, je vis bientôt une flamme et un tourbillon fuligineux qui jaillissaient d'une espèce de mamelon, distants de moi d'une lieue environ. Mais du fait que "les choses adressées aux oreilles atteignent plus mollement les âmes que celles que l'on place sous des yeux fidèles" (Horace), je voudrais, Lecteur, que tu voies l'image gravée que j'en ai fait. Le promontoire d'où je me tenais était d'une hauteur de près de cent soixante pieds ».

Il s'agit de donner à voir à un public avide de sensations esthétiques, les paysages et figures les plus caractéristiques des lieux traversés : « Je voudrais, cher lecteur, vous mettre en quelque sorte sous les yeux le tableau de ces lieux »¹⁸ déclare Petit-Radel, rapprochant ainsi l'art du peintre de celui de l'écrivain. Plaisir des yeux et de tous les sens, jouissance esthétique à fixer pour soi et à partager avec le lecteur imprègnent le récit. En cette fin du XVIII^e siècle, l'intérêt pour la nature est très vif et notre voyageur est à l'affût de toutes les scènes susceptibles d'élever les âmes face au spectacle qu'elle peut offrir. Lors de l'escale au Cap, le regard s'arrête sur les lignes que dessine le relief et sur les couleurs du tableau ainsi offert :

« Je m'attardais longuement sur tout : les sommets et les vallées de Constance, les collines de False-Bay, la très haute montagne de Table-Bay, du haut de laquelle j'observais la mer aussi loin que le regard peut l'atteindre, et la longue ligne des campagnes, peintes de façons variées selon les intervalles, non sans ressentir les émotions d'un cœur disposé à l'admiration »¹⁹.

Les activités des hommes proches de cette nature sont aussi objets d'admiration. Entre Saint Paul et Saint-Denis qu'il parcourt à pied, l'auteur se laisse bercer par la douceur de cette vie pastorale et ancestrale, où hommes et nature vivent en harmonie et s'échangent des bienfaits :

« J'étais enchanté de voir çà et là des champs cultivés, où une nature avare, domptée par le travail des habitants était forcée de le récompenser par des fruits abondants. J'admirais les sentiers taillés dans le roc en forme d'échelles, témoignages éloquentes de l'activité industrielle des Créoles. La route était égayée par des champs de blé, des prairies verdoyantes au sommet des montagnes et par la vue de la mer dont les flots venaient battre le pied des hauteurs que mon mulet franchissait avec une agilité merveilleuse »²⁰.

La beauté sauvage des montagnes et des forêts se prête particulièrement à ces arrêts descriptifs. Lors du séjour réunionnais, l'excursion au volcan est l'occasion d'une plongée dans la profondeur des forêts inhabitées, avec leurs cours d'eau impétueux, leurs grottes hantées par la présence inquiétante des marrons ; le brouillard voilant le paysage à l'approche du volcan ajoute au sentiment d'aventure. Face à l'étonnant spectacle du volcan en éruption – que le voyageur tenait à voir

¹⁸ *Vita Auctoris, op. cit.*, p. LXXII, citation d'Horace.

¹⁹ *Ibid.*, p. XI. Nous proposons notre traduction.

²⁰ Firmin Cazamian, *op. cit.*, p. 388.

malgré les difficultés d'accès, et les réticences de son hôte et « employeur » –, l'image vient prêter son secours au verbe.

La perspective ethnologique à travers les coutumes, costumes, personnages et anecdotes destinés à rendre la couleur locale est particulièrement présente dans les différents séjours. A Surate, les nababs, fakirs et autres bayadères attirent l'attention de notre écrivain ; dans la forêt réunionnaise, le narrateur esquisse un tableau typique de créoles rencontrés : « Ils étaient nu-pieds, en caleçon flottant sur les talons, et suivant leur habitude, le chapeau rabattu sur les oreilles »²¹.

La dimension personnelle emprunte souvent le mode lyrique : le narrateur rapporte des moments de solitude, de communion avec la nature où s'expriment tantôt la mélancolie amoureuse, tantôt le bonheur de se trouver loin des troubles de la patrie.

La Réunion se révèle un lieu capital pour le voyageur-poète, lieu préservé où il se ressourc mais aussi lieu d'une double rencontre. La première est celle de l'amour, en la personne de la fille de son hôte, à qui il donne des cours d'anglais, la jeune demoiselle Fréon, « charmante, excellente musicienne, peignant à ravir et possédant une voix délicieuse »²². C'est le destin tragique de cette jeune fille, sur lequel il reste relativement discret, qui constituera la trame de l'histoire de Pancharis et de Zoroas, devenue la grande affaire de sa vie. La deuxième rencontre est celle de la poésie, de la poésie amoureuse précisément, en la personne du poète créole Parny dont il découvre les *Poésies érotiques* en explorant la bibliothèque de l'habitant qui l'héberge lors de son séjour à Sainte-Marie. Littéralement sous le charme de ces poèmes qu'il se met à traduire en vers latins, il passe petit à petit à la création personnelle : « tirant de mon propre fonds, sans m'en apercevoir, sans prétentions littéraires, je devins poète élégiaque ; plus tard, dans le cours de mes voyages à travers le monde, j'ai occupé mes loisirs à polir et à repolir ce travail, en y ajoutant quelques accessoires »²³.

Le poème narratif de 1798 constitue une entrée dans l'écriture littéraire. Ce projet un peu fou d'un scientifique par ailleurs sérieux et reconnu va se décliner en traductions intégrales ou partielles (*Les Amours de Pancharis et de Zoroas*, *Le Mariage des plantes*), revendiquées, contestées ou présentées d'une façon qui suscite des questionnements quant à la paternité des textes. Il constitue un tremplin pour d'autres écrits qui vont suivre.

²¹ *Ibid.*, p. 393.

²² *Ibid.*, p. 390.

²³ *Vita auctoris*, p. LVII.

Petit-Radel a posé lui-même la question du style qui pouvait en latin convenir le mieux à ses préoccupations littéraires. S'il fait le choix du « style simple », *simplex sermo*, qui convient au récit de voyage, il accepte la possibilité de s'en écarter quand le sujet réclame plus de soin : « tandis que je scrute le cœur de la nature en travail, je m'autorise des termes qui rivalisent avec son œuvre, pour la présenter à chacun dans toute sa splendeur »²⁴.

LE LYRISME DE LA PROSE

Il est possible de procéder à une brève approche de l'écriture latine de cet écrivain voyageur à travers l'examen de deux épisodes contrastés, qui montrent comment, loin de l'école, se déclinent chez lui le *locus amœnus* et le *locus terribilis*.

Le spectacle des poissons lumineux²⁵ aperçus de nuit, au large des côtes de l'Afrique, dans des eaux d'une douceur exceptionnelle, fait l'objet d'une évocation émerveillée, qui transforme en conte de fées le début du récit du voyage de 1793 :

« Après être parvenus à l'île de Saint Thomas, nous atteignons les côtes de Guinée, avec une telle somme de choses heureuses que je n'en ai jamais vu de telles jusque là. Mais le phénomène qui retenait plus que tout les yeux de chacun d'entre nous est le suivant : au moment de la nuit, les eaux translucides d'une mer phosphorescente se divisaient d'un côté et de l'autre du bateau en tant de flots lumineux que le navire rentrait et sortait de la surface calme de l'eau comme à travers un chemin de feu, qui se serait trouvé par derrière et sur chaque côté. Des bonites elles-mêmes, qui suivaient la voie tracée par le flot tantôt à l'arrière tantôt sur les flancs du navire se mirent à briller, chacune d'elles se mettant à former comme des flammes embrasées, qui s'élançaient des eaux de toutes parts, de telle façon que de dessous chacune, dans la nuit obscure, tout était éclatant de lumière, quel que soit le point que pouvait atteindre le regard. J'ai appris plus tard qu'il s'agit là d'un phénomène commun chez les insectes marins de ces zones, dû soit à la nature de leur semence, soit à une solution de phosphate, des spécialistes plus éclairés en décideront s'il en est qui abordent ces rivages. En tout cas, après nous être trouvés tout proches du rivage, nous nous portâmes à nouveau vers la haute mer pour franchir plus en sécurité le cap de Bonne Espérance »²⁶.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ C'est un spectacle dont rendent compte de nombreux récits de voyage : le phénomène vient de pyrosomes, petits animaux marins lumineux.

²⁶ *Vita auctoris*, p. XLII.

Topos littéraire s'il en est, la tempête sur les mers essuyée au retour de Surate est également un épisode riche en couleurs, inscrit d'avance dans la geste du docteur Petit-Radel, nouvel Ulysse :

« Pendant le mois d'août, pensant qu'une route maritime serait plus sûre pour mon salut, ma démission ayant été acceptée du consul, je rembarquai sur le même navire qui m'avait amené d'Europe, au mois de mars de l'année 1777. Déjà un vent d'Eurus soufflant doucement de côté poussait le navire qui volait à pleines voiles sur les replis d'une mer rouge, et nous avions quitté les rivages d'Ajan et de Zanguebar, pour sortir du canal du Mozambique, lorsque sous l'effet d'une tempête qui nous poussait en sens contraire, nommée revirement de mousson, nous fûmes affligés d'une bonace qui nous rendit tout déplacement impossible pendant dix jours. Mais le onzième jour, comme le soleil caressait les eaux de l'Hespérie, l'horizon se mit à noircir du côté de l'Orient, et bientôt une espèce d'hiver sortit pour ainsi dire d'épais nuages pressés par l'Euronotus, fait de vents si pluvieux, d'éclairs si tonitruants, que jamais je n'en ai rencontré de semblables, même s'il m'est arrivé plusieurs fois d'en trouver ailleurs. La noirceur de la nuit ajoutait beaucoup à nos inquiétudes, illuminée d'éclairs violents, qui ne plaisaient pas aux marins attentifs à la manœuvre. Au contraire, ils plissaient les yeux comme s'ils avaient été incapables de trouver une solution. Ce sont des prières, car en ces circonstances les patrons de navire connaissent et prient les dieux qui président au voyage, ce sont des prières, dis-je, qui étaient prononcées par chacun, au point de donner de la force au péril imminent. La rage de la mer était au plus haut lorsqu'au milieu de la nuit je me levai de mon lit, craignant de voir le bateau se briser, moi que l'on n'aurait pas fait se lever d'un brancard. Morphée eut pitié de moi et finit par s'approcher, et se glissa sous mes paupières jusqu'à ce qu'au matin, la tempête étant calmée, je fusse réveillé tout à coup par les clameurs des marins, auxquelles je compris que nous faisons naufrage. Bientôt, au fond des eaux bleues, je vis les écueils dangereux bien connus des naufragés de saint Lazare, avec, au loin, le rivage de sable reconnaissable à ses petits chênes plantés çà et là, et l'espace de huit lieues par lequel il fallait passer pour conserver une vie qui s'était engagée dans ces passages étroits. Pendant ce temps, le capitaine avait envoyé une masse de plomb par le fond pour savoir à quelle distance du fond était le bateau, à savoir à une soixantaine de pieds ; chacun se demandait s'il allait falloir confier sa vie à une chaloupe, lorsque la tempête s'affaiblit, le navire se redressa au sommet des vagues et se remit à s'avancer, s'éloignant des écueils. Et peu à peu l'apix se mit à souffler, nous poussa vers la haute mer, anxieux de notre sort, puis nous mit à l'abri du naufrage et nous transporta vers des eaux plus calmes »²⁷.

²⁷ *Vita auctoris*, p. XXXIV-XXXV.

La richesse du vocabulaire, l'humour dans la façon de parler de soi et de ses propres craintes font ressortir l'opposition entre la petitesse de l'homme et la grandeur des choses naturelles.

LE POEME DIDACTIQUE ET LYRIQUE, ABOUTISSEMENT DU TALENT CULTIVE EN SECRET

La poésie élégiaque de Petit-Radel invite à relire les premières lignes de la biographie, où se laisse deviner le plaisir pris par l'auteur à s'abandonner à la veine lyrique.

Sur le modèle de la sensibilité tracé par les grands écrivains du siècle, qui annoncent la sensibilité romantique, le jeune médecin décrit un itinéraire de l'âme qui s'émeut dans la solitude devant le spectacle de la nature, qui s'adoucit au contact des mœurs d'une civilisation accueillante, et surtout s'épanouit dans la présence d'une jeune fille talentueuse. Du coup, l'émotion qui cherche spontanément son exutoire le trouve dans l'écriture, tandis que la rencontre à Bourbon avec les poèmes de Parny sert de catalyseur, incitant Petit-Radel à traduire, puis écrire, et à devenir insensiblement, sans s'en rendre compte, un poète élégiaque.

Voilà qui résume l'itinéraire de cet être prédisposé à cultiver les Muses. Sous la conduite d'Erato, à Bourbon, le médecin-poète se livre à un exercice de libre traduction en vers latins des vers français de Parny. Il s'agit à ses yeux d'ajouter « la teinte forte du langage élégiaque des Anciens » à la tendresse originale du poète français. Il est vrai que le passage au latin peut s'expliquer aussi par la nature du sujet et le désir de dissimuler sous le voile de la langue des Anciens les fréquentes allusions érotiques, qui empruntent volontiers sous la plume du médecin le langage de l'anatomie médicale. Mais Parny ne se trouve pas très loin lui-même, dans ses *Poèmes érotiques*, des sources d'inspiration traditionnelles de la poésie légère latine et grecque, celle de Sapho ou d'Ovide, de Tibulle et de Catulle, et c'est avec cette filiation que renoue visiblement Petit-Radel lorsqu'il s'applique à transcrire Parny en distiques élégiaques :

« *Incipe Maenalius mecum, mea tibia, cantus ;
Incipe, nec cessa mollius ire sono* »²⁸.

Ces mots qui ouvrent et concluent le poème intitulé *Tibia, La Flûte*, sont ceux par lesquels l'amoureux invite son instrument à se faire plus doux pour qu'Apollon se montre favorable à ses vœux, et lui apporte l'aide nécessaire à la

²⁸ *De Amoribus Pancharitis et Zoroae*, Paris, Molini, an VI, p. 39.

conquête amoureuse. Dans *Le Cabinet de Toilette*, où l'amant examine, en attendant l'apparition de sa maîtresse, les objets délicieux qui servent à sa parure, Petit-Radel se fait l'écho à la fois d'Ovide et de Parny, ajoutant une longue note savante sur l'usage des parfums dans l'Antiquité, depuis la Perse et l'Inde jusqu'à l'Asie mineure et la Grèce.

« Cousus ensemble » pour composer une histoire suivie, longuement remaniés, « polis et repolis », les vers latins du docteur Petit-Radel l'accompagnent dans ses voyages et seront longtemps son jardin secret. Publiés pour la première fois à Paris en 1798 sous le titre *De Amoribus Pancharitis et Zoroae, poema eroticum*, ils font rapidement l'objet d'une seconde édition, puis de deux autres encore, cette fois avec traduction par l'auteur en français et en prose, en 1802 et 1803.

Un fait remarquable appelle un commentaire : le passage à la composition en recueil s'enrichit d'éléments nouveaux par rapport aux motifs de la poésie légère, qui sont désormais reliés aux préoccupations scientifiques, philosophiques et morales de l'auteur : est-il possible de concilier amour et connaissance, respect des mœurs et obéissance aux ordres de la Nature ?

Petit-Radel reprend à Parny le thème de l'initiation spirituelle et érotique d'une jeune fille par un jeune homme qui est son précepteur. En situant l'action de son livre dans l'ancienne cité de Milet, lieu du culte traditionnel de la déesse de l'amour, Cythérée, en faisant de son héros un maître à penser recherché jusque là pour sa sagesse, Petit-Radel replace le thème des amours interdites dans le lieu d'origine de la connaissance pour les Anciens, la Grèce antique, tandis qu'avec la réflexion sur le culte de Vénus, son sujet s'enrichit du dilemme qui oppose conscience morale et naturalisme épicurien. Ainsi, la distance qui sépare socialement la condition du précepteur de celle de la jeune fille bien née, douée de toutes les grâces, sert de point de départ à une réflexion sur les dangers de l'obéissance à la loi de la nature et de l'amour. Le maître de philosophie de la jeune Pancharis ne commet-il pas une faute lorsqu'il souffle à l'oreille de son élève le désir d'en savoir toujours davantage sur le culte de Vénus ?

Reprenant l'itinéraire suggéré par certains titres des *Poèmes Erotiques* de Parny, Petit-Radel construit une intrigue amoureuse qui se développe en une succession de brefs chapitres aux titres suggestifs. Depuis *Le Portrait* jusqu'à *L'Apparition*, du *Tête à Tête* à *La Réprimande*, de *La Prière* au *Bonheur*, de *L'Agitation* au *Délire* puis à *L'Inquiétude*, du *Cbâtiment* jusqu'aux derniers chapitres qui ont pour titres *Le Trépas*, *Les Lamentations*, *Les Obsèques*, le lecteur retrouve dans ces chapitres nombre des motifs essentiels de la poésie érotique. Zoroas et Pancharis connaissent d'abord plusieurs mois de bonheur dans la perfection du cadre naturel idyllique du *locus amoenus*. Sous le couvert de conversations érudites, il leur est permis de savourer les premiers progrès de

l'amour, tandis que Zoroas s'emploie à instruire Pancharis. Une des principales originalités de l'ouvrage réside dans le vaste cours de sciences naturelles que le médecin-poète dispense à son lecteur par l'intermédiaire de ses héros philosophes, Zoroas se saisissant de toutes les occasions pour guider Pancharis dans la connaissance du microcosme qu'est le corps humain. Le maître explique ainsi à sa bien-aimée comment les mêmes forces d'attraction dirigent tous les êtres vivants vers l'union nécessaire à leur reproduction. Sous le titre *Le Mariage des plantes* sera d'ailleurs publiée à part l'une des grandes leçons relatives à la reproduction des végétaux, qui constitue dans le texte initial le chapitre intitulé *Mariage*.

Dans la dernière partie du récit, la découverte par Pancharis de son état de future mère est l'occasion, dans le chapitre intitulé *Le Dessert*, d'un véritable cours d'éducation sexuelle où Zoroas explique à son amie les causes du « flux lunaire qui apparaît chez les filles bien-portantes ». Ce chapitre non seulement fait l'exposé du devenir biologique de la vie humaine, de la naissance à la mort en passant par la procréation et la maternité, mais il est complété par un débat, placé en note, sur les diverses théories capables de rendre compte de cette parfaite organisation de la nature. Petit-Radel oppose la foi dans « de chétifs atomes » qui est la doctrine des épicuriens, à la foi dans l'existence de Dieu, sans cacher vers laquelle de ces positions va sa préférence.

Lorsque Pancharis comprend qu'elle porte en elle le fruit de ses amours défendues, épouvantée à l'idée qu'elle s'est perdue d'honneur aux yeux du monde et de sa famille, elle s'abandonne à l'amertume et sombre dans un état de fièvre irréversible qui l'entraîne jusqu'à la mort. Une même fin tragique touche Zoroas : demeuré seul, il se lamente de toute son âme puis, incapable de trouver aucune consolation, il décide de faire l'ascension du promontoire de Leucate et de là, se précipite dans la mer. Dénonciation d'une « perversion innocente » par un contemporain des Lumières, le récit prend l'aspect d'une mise en garde contre l'instinct naturel de l'homme pris au piège des interdits sociaux.

Philippe Petit-Radel renoue, à l'occasion de son passage dans l'océan Indien, avec le latin de son enfance avec lequel il entretient des rapports de type amoureux. Il témoigne de la vitalité de la culture classique et du goût des Belles-Lettres dans le milieu médical de son époque. La caractérisation de son poème narratif que précise le sous-titre « poème érotico-didactique » le place entre tradition antique et renouveau philosophique, entre amour et démystification, entre science et poésie, entre légèreté et utilité.

Sa transposition des *Poèmes érotiques* du poète créole et des Anciens confirme le pouvoir de suggestion que les poèmes de Parny, tout de tendresse, ont exercé sur les esprits cultivés et sensibles de son siècle. Elle fait en même temps la preuve de la capacité de la langue latine à survivre en pleine époque matérialiste,

comme langue capable de la plus inattendue des conciliations, celle de l'inspiration poétique et celle de la recherche scientifique.

La *Vita Auctoris* qu'il ajoute à son poème brosse à grands traits le parcours d'un médecin-poète attachant, doté d'une forte originalité mais aussi représentatif d'un moment de questionnement sur l'homme, la cité et la littérature. Son itinéraire à travers l'océan Indien à la fin du XVIII^e siècle nous livre un regard attentif aux merveilles de la nature et une sensibilité ouverte aux hommes.